



HAL
open science

Fils rouges épistémologiques au service d'une autre intervention

Isabelle Pierozak, Marc Debono, Valentin Feussi, Emmanuelle Huver

► **To cite this version:**

Isabelle Pierozak, Marc Debono, Valentin Feussi, Emmanuelle Huver. Fils rouges épistémologiques au service d'une autre intervention. Isabelle Pierozak; Marc Debono; Valentin Feussi; Emmanuelle Huver. Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distance, migrations., Lambert Lucas, pp.9-28, 2018, 978-2-35935-242-9. hal-02047292

HAL Id: hal-02047292

<https://hal.science/hal-02047292>

Submitted on 8 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fils rouges épistémologiques au service d'une autre intervention

Isabelle Pierozak, Marc Debono, Valentin Feussi, Emmanuelle Huver
EA 4428 DYNADIV
Université François-Rabelais - Tours

In Pierozak I., Debono M., Feussi V. et Huver E., ss la dir. de, à paraître 2018, *Penser les diversités linguistiques et culturelles. Francophonies, formations à distance, migrations*, Limoges, Lambert Lucas.

Le présent texte répond tout d'abord à l'attente classique d'une présentation en matière d'Actes de colloque. Il convient de préciser à cet égard que ce colloque, dont l'on trouvera le texte de l'appel en toute fin de volume, se veut audacieusement éclectique en matière de « thématiques »¹ possiblement offertes aux participants, car l'essentiel de la réflexion est placé d'emblée sous le signe de l'épistémologie, qui apparaît souvent comme une entrée de réflexion encore à considérer pleinement, dans nos domaines.

De ce fait ce texte souhaite donc aussi offrir, ensuite, des pistes de réflexion, sur le plan épistémologique, qui permettront – du moins nous l'espérons, sans présumer des diverses réceptions possibles de ce texte – d'envisager en quoi les problématisations touchant aux francophonies / formations à distance / migrations présentent des transversalités qu'il importe de réinterroger, afin de permettre des choix scientifiques assumés.

Les contributions ici réunies sembleront sans doute globalement se focaliser davantage sur des aspects thématiques² et méthodologiques plutôt que sur des aspects épistémologiques, pour reprendre un partage habituel entre épistémologie et méthodologie (qui organise les visions de la pensée scientifique selon les relations entretenues au sein de ce partage). Si l'on considère en tout cas que l'épistémologie réinterroge l'identité scientifique, et infuse non seulement les conceptualisations mais aussi tous les pans de ce qui fait une recherche (y compris son écriture), alors une partie sensible des présentes contributions s'inscrivent, quoique plus ou moins nettement, dans de telles réflexions. Ajoutons que celles-ci sont également développées dans un autre contexte éditorial, en lien avec ce même colloque, pour lesquels les auteurs publiés ont délibérément orienté leurs réflexions, suite à des débats particulièrement productifs lors du colloque, sur ce plan prioritairement³.

Au-delà d'une nécessaire répartition du travail, ce texte a fait l'objet d'une élaboration vigilante et fortement articulée. Celle-ci tient compte en effet des réflexions diversement, quoique transversalement, formulées par les quatre auteurs, lors des temps forts du colloque, et des débats que le colloque a permis de préciser plus avant. Au demeurant, ces débats font

¹ Ce terme est choisi ici pour une certaine neutralité qui évite de ramener les réflexions aux problématiques connues des « objets » et autres « terrains » en SHS, que l'on peut considérer au demeurant comme dérivées de ce qui est présenté ici.

² L'organisation du présent ouvrage ne doit pas faire oublier la porosité entre les différentes thématiques.

³ Les contributions liées aux diverses table-ronde / plénière-s du colloque (notamment celles de B. Babich, H. Besse, V. Castellotti, D. de Robillard et D. Véronique), ayant toute latitude en matière de volume de signes, sont ainsi publiées dans une collection en ligne, émergente, intitulée *In-pertinences*, et en constituent en grande partie le premier item à venir.

écho à des expériences précédentes d'échanges scientifiques, sur les divers plans thématiques choisis ici.

1. Diversité thématique, convergences épistémologiques ?

Cette première partie répond au projet de préciser l'arrière-plan épistémologique avec lequel ont été travaillées, par l'équipe organisatrice, les diverses thématiques proposées lors du colloque duquel sont issus les présents Actes. En quoi consiste cet arrière-plan, qui relève des dimensions ici conjuguées de la phénoménologique et de l'herméneutique ? En quoi ce qui fait son altérité, au regard d'autres dimensions parfois indûment rapprochées, est pour nous intéressante ? Voici l'essentiel des questions qui organisent les paragraphes de cette première partie, qui permettra peut-être d'entrevoir que le poids d'un tel « arrière »-plan en fait finalement quelque chose de bien saillant.

1.1. Un projet d'équipe autour de la diversité

1.1.1. La notion de « diversité » dans l'équipe Dynadiv

L'équipe de recherche Dynadiv (DYNAmiques et enjeux de la DIVERsité), organisatrice de ce colloque, a, depuis sa fondation, peu à peu problématisé pleinement les questions liées aux diversités en sociolinguistique et en didactique / didactologie des langues (désormais DDdL). Ces dernières années particulièrement, cela a signifié « prendre la diversité au sérieux », pour reprendre une formulation usuelle, en faisant de la diversité non pas seulement une thématique de recherche (qui impliquerait de réfléchir *sur* la diversité linguistique et culturelle en sociolinguistique et en DDdL), mais un *principe* épistémologique, dont il s'agit corrélativement de réfléchir les implications politiques et éthiques, à partir de nos domaines plus particulièrement, au double plan de la recherche et de l'intervention.

La diversité, telle qu'envisagée – diversement par l'équipe - n'est, fondamentalement, pas (re) (dé)composable, y compris d'un point de vue qui serait épistémologiquement complexe, mais est intrinsèquement liée à l'altérité, l'expérience, la relation, la réflexivité (Robillard, 2016). Nous verrons plus loin que c'est ce parti-pris initial et ancien qui nous a amenés, au fur et à mesure dans le temps long de la recherche, à explorer et privilégier un arrière-plan épistémologique PH, dans la mesure où il nous semble particulièrement à même de permettre d'envisager les liens entre ces notions, parfois galvaudées, dans une optique qualitative forte (v. les journées annuelles d'études « Tours Qualitatifs » organisés depuis 2013).

1.1.2. Identification de dynamiques homogénéisantes

Cette conception de la diversité et le projet de l'ériger en principe transversal à nos domaines supposent, au plan de la recherche, de repérer les dynamiques homogénéisantes qui traversent nos disciplines, au plan des problématiques, des démarches, des interventions, etc (v. *infra* partie 3 sur ce dernier point).

En sociolinguistique et en DDdL, il semblerait y avoir massivement accord à propos de grands désaccords qui apparaissent, dès lors, comme massivement communs et, de ce fait, structurants, par exemple autour d'une critique vigoureuse (voire en son temps viscérale) de la linguistique chomskyenne et de ses avatars (le locuteur-auditeur idéal, le locuteur natif etc.), ou encore, en DDdL plus particulièrement, autour des approches dites « traditionnelles »,

massivement présentées comme les repoussoirs d'une didactique qui se dit moderne et innovante.

Ces désaccords sont à l'origine, et ont permis le développement, de réflexions accordant une place centrale aux liens entre langue(s) et société(s)⁴, ou encore, au plan didactique, d'approches méthodologiques centrées sur la compétence de communication. Il serait trop long de développer cela ici en détails, mais cette convergence dans la critique a eu parallèlement pour effet des formes d'homogénéisation autour de quelques partis-pris qui ont fini par actuellement s'imposer, au point qu'il en est devenu difficile de les discuter⁵ : nous pensons par exemple, en sociolinguistique (mais aussi en DDdL), au poids de certaines orientations (à la suite d'auteurs comme Gumperz, Hymes, Goffman) ou encore, en DDdL plus particulièrement, à la suprématie de la perspective communicative (ou actionnelle, pour sa déclinaison la plus récente). Ces travaux, pour divers qu'ils soient (disciplinairement, thématiquement, etc.), partagent un présupposé commun autour de la primauté du point de vue de la production et l'inscription dans le paradigme du faire et de l'action. Ce présupposé commun tient sans doute en partie à ce positionnement originaire « contre » d'autres courants, vécus comme adverses, mais ils prennent également leurs sources dans une histoire épistémologique longue, autour de la place (de plus en plus centrale) occupée par le pragmatisme dans les SHS (v. à ce sujet Dosse, 1995). C'est précisément ces homogénéités-là (au-delà de leurs diversités internes) que les orientations PH prétendent interroger, afin de réintroduire une diversité qui a eu tendance à s'étioler, manière donc, de « prendre la diversité au sérieux », au plan épistémologique en l'occurrence.

1.1.3. Les orientations PH : apports et intérêts

Travailler à partir d'orientations PH, vaste et ancien continent intellectuel quasiment peu exploré⁶ par nos contemporains, sociolinguistes et didacticiens d'expression française tout particulièrement, nous a semblé particulièrement heuristique pour développer une critique du paradigme du faire, au prisme de la diversité. Cette critique renvoie à un débat plus large, qui relève des rapports entre science et philosophie, dans la mesure où les pragmatismes (v. le « faire » ici) sont issus de la philosophie analytique, tandis que les PH s'inscrivent dans une philosophie usuellement qualifiée de « continentale » (Babich, 2012, à par.⁷). En effet, le travail de mise au jour des liens entre science et philosophie dans un domaine de recherche donné est, au mieux, quand il n'est pas purement et simplement occulté, pensé dans les termes d'un « à côté » scientifique, d'un paramètre relevant d'un fond scientifico-culturel sans relation directe, diffus, et qui serait, idéalement, non agissant. Nous pensons, quant à nous, qu'il n'en est rien et que cette occultation participe précisément de ce qui empêche les débats (v. partie 3).

D'un point de vue PH, la diversité est une dimension constitutive de l'humain et donc :

- des manières de comprendre. Il s'agit en effet d'orientations qui partent de la diversité /altérité des expériences et des vécus (réceptions). Une place est ainsi faite à

⁴ Les courants relevant de la psycholinguistique ont quant à eux également développé un ensemble de recherches en prenant appui sur ces mêmes rejets (de la linguistique chomskyenne et des approches « traditionnelles »), mais, évidemment, à partir d'autres arguments développés par exemple dans Miras, 2017.

⁵ Notamment sans que cela soit perçu comme une tentative de réhabilitation des positions contre lesquelles ces travaux se sont érigés.

⁶ V. le numéro 28 de la revue *Glottopol* pour une présentation rapide de cette histoire.

⁷ L'ouvrage de 2012 problématise particulièrement cette opposition, que d'autres voient comme une possible articulation.

diverses voi-es/x, non homogénéisées, via des mises en débat, au plan de la recherche par exemple ;

- des dimensions langagières⁸, que les PH considèrent comme ontologiquement expérientielles, du domaine de l'être (prioritairement par rapport au faire, paradigme prégnant tant en sociolinguistique qu'en DDdL, comme évoqué ci-dessus) ;
- des manières d'envisager la recherche : on peut parler d'une culture du questionnement, jamais refermable et toujours pluriel, à la différence des approches analytiques, qui visent l'élucidation des problèmes et pour lesquelles une (re)formulation langagière exacte est centrale à cet effet.

Les approches PH font également une place particulière aux dimensions ontologiques, non uniquement rationnelles. Elles permettent ainsi notamment d'envisager autrement l'opposition habituellement construite entre rationalité et imaginaire. Ainsi, la rationalité peut tout autant être considérée comme étant un imaginaire, toujours là et non opposable au rationnel. Pour anticiper *infra* sur la place de la technique dans les problématiques qui irriguent ce volume d'actes (v. partie 2), il est probable que les sciences exactes n'auraient pas émergé s'il n'y avait pas eu cet imaginaire de la rationalité techniquement fondée, et permettant progressivement de minorer / rejeter ce qui a été qualifié de croyances, pourtant déterminantes dans les découvertes scientifiques (Thuillier, 1997, mais aussi Gusdorf, 1960).

1.2. « Déjà vu » et « faux-amis »

Il ne s'agit pas pour nous de développer l'idée que cette voie PH serait « nouvelle » (elle est au contraire très ancienne dans la tradition intellectuelle), mais plutôt d'explicitier ce qui, à nos yeux, différencie ce positionnement d'autres positionnements dans nos domaines, dont ils peuvent parfois sembler proches (suffisamment en tout cas, pour que ces rapprochements soient régulièrement effectués, dans divers échanges que nous pouvons avoir). Il s'agit donc ici de dés-amalgamer, dés-accorder des positionnements, justement parce que dans les approches PH, c'est le dés-accord qui est heuristique (Nicolas, Wagener et Ravat, à paraître)⁹.

1.2.1. PH et sociocritique

À l'occasion de maintes discussions au cours de manifestations scientifiques, les options continentales défendues ici ont été rapprochées, voire amalgamées, aux options dites « critiques »¹⁰ (comme par exemple la sociolinguistique critique développée par A. Duchêne ou M. Heller, et, pour la DDdL francophone, par G. Zarate et A. Gohard Radenkovic ; v. également les travaux de la DDdL et de la sociolinguistique anglophone développés par Liddicoat, Spolsky, Shohamy, Mcnamara, etc.) : il est vrai que la dimension fortement réflexive des approches PH peut, sur certains aspects formels, prêter à ce type de confusion et/ou d'homogénéisation plus ou moins volontaire des différences. Un travail de désambiguïsation s'impose donc, préalable indispensable à l'ouverture de possibles débats (v. partie 3).

⁸ Subsumant ici les langues, langages, discours, paroles, cultures.

⁹ Pour Dosse (1995), certains courants pragmatistes (par exemple H. Putnam) tentent ainsi une articulation avec les courants PH et donc un masquage de la césure épistémologique entre les deux courants. La plupart du temps, il s'agit d'une lecture analytique des thèses PH, ou de conceptualisations qui dissocient phénoménologie et herméneutique (v. *infra*).

¹⁰ La réflexion pourrait être également développée pour le socioconstructivisme et le postmodernisme, qui sont des arrière-plans de la pensée sociocritique.

Prenons ici deux exemples liés aux thématiques traitées dans cet ouvrage : les travaux sur les migrations sont usuellement perçus (auto-désignés explicitement) comme présentant des enjeux hautement politiques, ce qui imposerait, plus encore qu'ailleurs, un positionnement « critique ». En FOAD également, une approche sociocritique, orientée sur les usages du numérique, « ambitieuse [par exemple] de mettre à nu les discours des tenants du numérique (acteurs politiques, médiatiques, économiques) et les effets de mode qui influencent et peuvent biaiser les représentations, les usages et les politiques des usages numériques pour l'éducation »¹¹.

Or, les approches critiques, pour pertinentes qu'elles puissent être sur les « objets » de ce sur quoi porte leur critique, s'en tiennent cependant à une critique des « feuilles » - les dimensions politiques, avec un argumentaire à base scientifique sur laquelle s'ajoutent des considérations morales et éthiques (v. également *infra* partie 3) - sans s'attaquer aux « racines », c'est-à-dire aux dimensions épistémologiques, incluant de fait une critique des outils/démarches avec lesquels les chercheurs exercent cette critique, qui puisent généralement leur source dans la philosophie analytique. Les approches PH ont justement pour projet de se préoccuper de ces « racines », et notamment du statut du rationnel dans les démarches de recherche (*vs* des démarches qui, pour forcer le trait, ont tendance à dénoncer l'objectivité, la technique, l'homogénéisation, la domination par des méthodes qui sont elles-mêmes à visées objectivantes, technicisantes, homogénéisantes, dominatrices).

1.2.2. Phénoménologie ou herméneutique - Phénoménologie et herméneutique

Si on effectue un retour – forcément bref – sur la place qu'occupent la phénoménologie et l'herméneutique en sociolinguistique et en DDdL, on constate que les références à la phénoménologie *ou* à l'herméneutique ne sont pas absentes des travaux. Certains travaux se revendiquent en effet d'approches phénoménologiques, en se situant par exemple dans le sillage de la sociologie phénoménologique de Schütz (par exemple chez C. Puren, F. Cicurel), *ou* d'approches herméneutiques (par exemple chez M. Molinié, qui parle d'une « herméneutique du sujet plurilingue », M. Abdallah Pretceille dans sa théorisation de l'interculturel, ou encore C. Kramersch, 1997, K. Zourou, 2006¹², etc.). Lorsque ces termes apparaissent, ils sont usuellement mis en relation avec des travaux relevant de la sociologie, de l'anthropologie ou des sciences de l'éducation (histoires de vie, approches biographiques) qui font un usage largement méthodologique de ces approches, ce qui est différent que de les penser conjointement en termes de soubassement aux SHS. En effet, la conjonction des deux dimensions de la philosophie continentale (herméneutique et phénoménologie) n'y est en revanche guère revendiquée, ni travaillée¹³.

C'est sans doute une des originalités de l'équipe organisatrice à l'origine de ces Actes et un des objectifs visés que de travailler *conjointement* ces deux dimensions, et les implications de leur articulation, pour la sociolinguistique et la didactique des langues, tant au plan de la recherche que de l'intervention.

¹¹ V. l'appel d'une Journée d'étude (« Le numérique en éducation : une perspective sociocritique »), organisée par le laboratoire ICAR, à Lyon, en novembre 2015.

¹² Ce travail est présenté comme alliant visées herméneutique et praxéologique.

¹³ Ceci n'est pas vraiment étonnant dans la mesure où la disjonction de ces deux dimensions permet des formes de conciliation avec le paradigme de l'action (comme par exemple chez M. Abdallah Pretceille entre herméneutique et pragmatique).

2. « Faire sens » : deux principales orientations divergentes

2.1. Le statut premier accordé à la technique : fil conducteur entre les trois thématiques

Un même fil relie fortement les divers champs et les approches généralement mobilisées, couverts par le colloque : la centralité de la pensée technique. Ellul (1954) et Heidegger (1953), par-delà l'habituel prisme de lecture technophobe-technophile, dénoncent les effets scientifico-philosophiques, que l'on retrouve dans les approches scientifiques caractérisées par la prévalence du phénomène technique¹⁴.

Ainsi, si l'on devait se placer au plan méthodologique (et ses implications politiques, économiques, culturelles, déontologiques), la pensée technique est utilisée pour parvenir à mieux comprendre l'homme, prioritairement au moyen de normes, règles, conventions qui visent à objectiver l'humain. L'accès au sens devient un processus technique, homogène et universel ; l'économie des enjeux, et leur diversité, deviennent par conséquent secondaires.

Sur un plan qui serait plus « théorique », cette conception technique du sens, dans nos champs, est étroitement parallèle à une conception sémiotiste de la langue, centrée sur le signe et la communication. Dans ce cadre, le signe (et par extension la langue) constitue l'objet de la linguistique, le travail du linguiste étant d'en rendre compte. Comprendre la langue reviendrait alors à en connaître le système sémiotique, grâce à une approche analytique, déclinée en méthodologies, ce qui repose sur l'idée que toute langue est prioritairement un système de signes techniquement appréhendable (v. la technolinguistique chez Robillard, 2008)¹⁵. Selon que la « langue » est conceptualisée comme un outil de communication (qui tire ses bases théoriques d'une philosophie analytique du langage) ou bien une expérience du monde (cette inspiration vient d'une philosophie PH du langage), les conceptions de la francophonie, de la formation linguistique des migrants ou de la FOAD seront distinctes.

La première orientation accorde une place excessive aux dispositifs, ce que l'on peut illustrer au travers des manières dont sont traitées usuellement les trois thématiques de ce colloque.

- Quand il s'agit de faire une histoire de la francophonie, l'angle majoritairement convoqué demeure celui des approches typologiques (Bal, 1977 ; Valdman, 1979 ; Chaudenson, 1989 ; Wolff, 2015 ; etc.). Les différents phénomènes énoncés prennent l'apparence de schémas établis à chaque fois pour servir un but le plus souvent gardé sous silence¹⁶. Cela met en place et renforce une seule approche de la langue (celle de la production) et un seul point de vue « sur » la francophonie, celui de la diffusion (Coste, 1984) et de l'imposition du français dans le monde, avec une prise en compte problématique de l'accueil réservé à ce processus de diffusion. C'est donc très logiquement que Baggioni (1995 : 70) regrette cette « technologie intellectuelle », à laquelle on peut assimiler les dispositifs, et qui conduit à l'imposition d'une seule « langue » (*le français*) et d'une seule façon de concevoir le sens, analytiquement

¹⁴ Debono, Pierozak, Robillard, à par.

¹⁵ Une telle conception technicisante de la langue se retrouve dès la grammaire d'Aristote et la fabrique de catégories mutuellement exclusives.

¹⁶ Chaudenson (2012) explique par exemple que l'ancêtre de la Francophonie institutionnelle, l'ACCT (Agence de Coopération culturelle et technique) est créée sans aucun projet linguistique. C'est cinq ans après sa création que le facteur « langues » lui apparaît comme critère pertinent en complément aux projets de coopération. Elle devient donc demandeuse d'avis non institutionnels, « extérieurs », et surtout d'universitaires, sur les langues. Les dispositifs proposés apparaissent alors comme des éléments dont le rôle serait de faciliter la mise en place de projets institutionnels, dans le but de contrôler les situations de francophonies et de diffuser le français, langue proclamée de « convivialité » à faire partager par l'ensemble des situations de francophonie.

démonstrable. Ces approches explicatives, impositives, diffusionnistes, qui renvoient à une conception toute puissante de la technique, reposent sur ce que Le Moigne (1995) appelle le cartésiano-positivisme. Les approches basées, à l'inverse, sur la compréhension (au sens défendu dans cette introduction) ont l'avantage de souligner les limites du caractère généralisable des dispositifs techniques, dont la prégnance aujourd'hui secondarise la réflexion. Il conviendrait dès lors, une fois ces dispositifs connus, de les considérer pour ce qu'ils valent, en interrogeant les implications dans les processus d'élaboration de sens et de compréhension des situations telles qu'appréhendées.

- Ces logiques à l'œuvre dans ces approches technico-rationnelles sont paradoxalement également présentes dans les approches critiques, telles qu'elles se développent en l'occurrence dans le champ des études migratoires, en ce qu'elles développent une critique elle-même technicisante de la technique (également *supra*). Ainsi, différents travaux de recherche revendiquent explicitement la nécessité d'un positionnement critique vis-à-vis du rôle que l'on fait tenir aux tests linguistiques dans les politiques migratoires. Face à ces tests et à leurs « effets destructeurs » (Shohamy, 2001), une des « solutions » parfois proposée est de remplacer les tests par des évaluations plus « qualitatives » comme les portfolios, ce qui revient à la substitution d'une technique par une autre. « À *difficulté technique, remède technique* » dira Ellul (*in* Jézéquel, 2010), ce qui traduit bien le paradoxe de cette démarche, qui en survalorisant le « comment » élude le « pourquoi », c'est-à-dire les questionnements épistémologiques sur certaines notions fondatrices, comme « langue » par exemple (*v. supra*).
- Il est une dernière lecture exemplaire aussi ici de ces mêmes tendances observables pour la didactologie du distanciel (concernant en particulier les divers dispositifs de formations à distance), avec la collecte des données issues de plateformes de formation. Il convient de souligner à ce titre les préoccupations de *traçage* des expériences formatives, vues comme *réactions / rétroactions* aux activités prévues par les dispositifs¹⁷, et délimitables à une plateforme ; de même sont à remarquer les diverses fins poursuivies : comptables, d'authentification, etc. Un des problèmes est ici que la vision scientifico-technicisante est en quelque sorte naturalisée par la primauté des dispositifs, sur ce type de « terrains » définis par ces derniers prioritairement¹⁸. Mettre en évidence cela présente l'intérêt de souligner la technicisation de toute modalité éducative, qui conduit logiquement à une préoccupation accaparante de l'innovation technologique, comme panacée universelle aux difficultés humaines (*v. par exemple en éducation, Castellotti, Debono, Huver, 2017*). Les limites rencontrées devraient pourtant alerter sur la possibilité même d'une réponse technique aux questions suivantes. Pourquoi les data (big, souvent, et régulièrement assorties de méta- qui plus est) ne parviennent-elles pas à sécuriser le sens produit, malgré la logique maximaliste du maximum de contrôle qui préside à leur existence (Debono, Pierozak, Raynal-Astier, 2015) ? Pourquoi les appropriations échappent-elles en partie aux contrôles formatifs, si elles restent circonscrites aux traces laissées sur les plateformes (Raynal-Astier, en cours et ici-même) ? Pourquoi une vision centrée sur les dispositifs, des formations à distance en particulier mais non exclusivement, s'accompagne-t-elle à ce point dans la littérature d'une telle focale en direction de l'humain (par exemple diversement tutorant, accompagnant, etc.) ?

¹⁷ Conformément à l'idée de « feedback » centrale dans l'imaginaire cybernétique (Lafontaine, 2004).

¹⁸ Alors que le terrain peut aussi s'entendre dans un sens relationnel (Goï, Pierozak, 2011).

Ces divers exemples posent en fait la même question de fond qui est celle du contrôle, en oubliant que le sens y échappe nécessairement, car il s'inscrit dans un projet (selon des perspectives PH), considéré « hors-sujet » (selon des perspectives cartésiano-positivistes). Il semble donc salutaire de pouvoir débattre de ces divergences de fond, car de ces conceptions différentes, dépendent la place faite à la diversité et à la compréhension. Et avec elles à la réception, intimement liée à la question de la *langue*, comme nous allons le voir.

2.2. Une approche de la réception

La deuxième orientation, ou approche, consiste à faire l'hypothèse que l'altérité est toujours présente et agissante, ce qui permet de problématiser le point de vue de chacun comme potentiellement à minima *autre*. Cette approche permet ainsi de faire place aux altérités par l'explicitation des enjeux, parcours, expériences, projets, des différentes personnes concernées. Voir le monde, c'est l'interpréter, et c'est, pour chaque interprète, élaborer du sens à partir de son histoire, de ses expériences, de la réception qu'il a de la situation se faisant. Cette perspective fondée sur la réception¹⁹, et largement développée dans le n°28 de *Glottopol* (2016), présente plusieurs implications.

La notion de *langue* traduit dès lors plutôt des dimensions relationnelles et diversitaires que révèlent l'évolutivité et la variabilité des usages sociolinguistiques, traduites ou non dans des signes, de même que l'appropriation repose plutôt sur des éléments non pré-définissables /-délimitables et est alors subséquemment fondée sur l'expérience du sens (Castellotti, 2017). Pour le chercheur interprète, cela revient à procéder autrement dans la recherche, à problématiser les rapports aux histoires, à partir du point de vue de la réception. On pourra ainsi faire entendre les voix minoritaires, en s'intéressant non pas aux catégories ou aux dispositifs (typologie des situations, formations, certifications, etc.)²⁰, mais à leur réception par les personnes concernées. Pour les communautés de chercheurs, cela revient à pluraliser les orientations habituelles de la recherche en SHS.

Au regard des thématiques de ce colloque, cela signifie que chaque rencontre (altéritaire) révèle des traditions et des histoires diverses de francophones / migrants / apprenants ; cela permet également de réfléchir à l'accueil réservé, à chaque fois, au français et aux rapports variés avec les autres langues dans les situations considérées. Comprendre les situations de francophonie, les phénomènes des migrations, ou ce qui est en jeu dans les diverses distances formatives (y compris donc au-delà des seuls dispositifs distanciels), ce n'est donc pas seulement décrire les (usages des) langues en priorité, c'est surtout traduire dans nos discours des aspects très souvent oubliés, négligés, omis. On partirait ainsi de situations de francophonie ou de migration qui ne privilégient plus un seul point de vue, mais qui traduisent les projections au monde de francophones et ou de migrants, à partir de ce qui fait sens pour eux, mais aussi, par contraste, de ce qui se fait aussi « sans eux ». Dès lors, on ne peut concevoir la formation linguistique, l'appropriation linguistique ou la formation des enseignants de la même manière selon que l'on considère qu'apprendre, c'est prioritairement une affaire de méthodologies et de techniques, et *a fortiori* de techniques et de

¹⁹ Cela est à distinguer des courants ethnométhodologiques et, plus largement, socioconstructivistes, sans qu'il soit possible de développer ici ce point plus avant.

²⁰ Plus largement, adopter le point de vue de la réception revient donc à faire voler en éclat les catégories habituelles d'interprétation (sujet vs objet, objectif vs subjectif, interne vs externe, etc.). Merleau Ponty laisse entendre que s'intéresser à la réception, c'est s'intéresser à ce qui n'a « pas même de nom dans l'univers objectif des conditions séparées et séparables » (1979[1964] : 41).

dispositifs « efficaces » ou bien une question de projets, de manières d'être au monde et aux autres, d'expériences.

Au final, cette deuxième orientation, qui prend le parti de la réception, s'oppose aux approches technicisantes et objectivantes telles qu'explicitées précédemment, qui, reposent sur une *pensée calculante* (Heidegger, 1990) et conduisent à une naturalisation de la compréhension par le recours aux signes. C'est en effet par un retour à la pensée²¹ et à la parole poétique²² que se démarquent les approches de type PH.

Car en l'espèce, l'avantage ici est surtout de mettre en évidence les choix (la dimension politique, donc) que dissimule l'apparence technique / objective / a priori des catégories. Il s'agit là d'une voie importante pour (re)politiser les recherches, les mettre aussi en débat sous cet angle. La troisième et dernière partie va permettre d'en traiter, notamment.

3. Intervention / éthique : en débattre autrement ?

Au vu des éléments précédemment dégagés se pose la question de la responsabilité du chercheur dans sa recherche, (et peut-être surtout) dans ses relations à l'institution, dans le cadre de ce que l'on appelle généralement l'intervention – problématique centrale en sociolinguistique et en didactique des langues (par exemple, Beacco 2013 ou encore Pierozak, Eloy, 2009).

3.1. Deux postures types généralement opposées

Lorsque l'on cherche à caractériser les formes d'intervention des chercheurs, deux postures idéal-typiques sont usuellement renvoyées dos à dos : celle de « l'expert » et celle du « militant », qui renvoient à des conceptions *a priori* différentes de la recherche et des liens entre recherche, éthique et intervention (voire implication politique).

La posture de l'expert renvoie, du point de vue de l'institution le sollicitant, à une conception globalement positiviste, voire scientifique de la recherche, dans laquelle le chercheur est censément neutre et où la légitimité de son expertise repose sur la technicité, l'efficacité et la reproductibilité des réponses apportées. Les appels à de nécessaires précautions éthiques, s'ils sont récurrents, reposent précisément sur l'impartialité et l'effacement de l'expérience du chercheur : « nous nous efforçons d'être impartiaux/neutres, notre rôle n'est pas de décider, mais de donner des éléments d'éclairage, pour que les décideurs (quelle que soit leur nature : représentants politiques, juges, chefs d'entreprise, etc.) puissent décider en connaissance de cause », entend-on souvent. Cette éthique-« étendard » reconduit utilement la fiction d'une neutralité du scientifique, basée sur un objectivisme, parfois assez caricatural dans son expression, néanmoins toujours aussi répandu (la reproductibilité des résultats, indice de leur *fiabilité* et autres *garanties* méthodologiques).

²¹ Au sens de Babich (2012), reprenant Heidegger, sur l'idée que la science ne pense pas.

²² Au sens de Heidegger (Debono, 2016 ; Robillard, 2016). V. aussi de Marlène Zarader, « Compréhension et interprétation dans l'herméneutique de Gadamer » (Intervention dans le cadre du PAF Philosophie de l'académie de Montpellier - 22 pages - Format PDF) : « Ce débat trouve toute son acuité lorsqu'il est appliqué à la question du langage poétique ou littéraire. Les deux positions que je viens de définir à propos du langage en général peuvent en effet donner lieu à deux poétiques possibles, qui de fait se sont trouvées et se trouvent encore en opposition. L'une défend l'idée d'une clôture du texte ou d'une stricte autonomie de celui-ci (ce sont les approches, de type structuraliste, qui ont connu leur heure de gloire dans les années 60-70, et qui restent encore largement dominantes). L'autre définit au contraire la parole poétique par son ouverture à la présence ou à l'être. » (p. 19).

Les atténuations (prudentes) que l'on trouve par exemple dans des travaux portant sur la place de la subjectivité en science (Feldman, 2002) ou dans une certaine lecture du paradigme réflexif en SHS amènent à problématiser cette posture ; la conception bourdieusienne en est exemplaire (Hamel, 2008). Cette problématisation s'effectue souvent à partir de la question de l'implication du chercheur, à la fois dans ses recherches et dans la société (son rôle social, voire citoyen, donc), renvoyant alors à une seconde figure, celle du chercheur impliqué, voire du chercheur-militant.

Quant à elle, la posture du chercheur-militant constitue, habituellement, l'image inverse de la posture de l'expert. Repoussoir pour les tenants de l'expertise (« le chercheur n'a pas à être militant » ou « le chercheur doit clairement distinguer sa recherche de son implication politique » par exemple), elle permet au contraire à d'autres chercheurs²³ d'assumer explicitement leurs engagements politique et citoyen en tant que moteurs de leur recherche. Ainsi, pour reprendre une des thématiques de cet ouvrage, un certain nombre de chercheurs dénoncent les politiques migratoires actuelles au nom, justement, d'un engagement et de valeurs politiques (Shohamy 2001). Plus largement, on trouve désormais un certain nombre de publications dans lesquelles les chercheurs admettent, ouvertement, que les travaux qu'ils développent tirent leur origine (et se nourrissent) de leurs convictions (Maurer, 2011 ; Marcellesi, 2003), voire mentionnent, dans leurs *écrits* académiques, leur appartenance à telle ou telle association (v. la quatrième de couverture de Ph. Blanchet, 2016).

Il est frappant de constater que cette figure du chercheur-militant va très souvent de pair avec la revendication d'un paradigme critique, paradigme qui fait actuellement florès, tant en DDdL qu'en sociolinguistique, anglophone comme francophone. Or cela constitue une autre forme de surplomb puisqu'il s'agit de *dévoiler* les idéologies, voire les obscurantismes en ce qu'ils font écran et, ainsi, empêchent la diffusion des « vérités » qu'ils masquent.

3.2. Opposées, vraiment ?

Ces postures (expert / militant) sont usuellement présentées comme opposées, et s'affrontent en effet, parfois assez intensément. Ce qui est alors généralement mis au cœur du conflit, c'est le caractère positif des connaissances scientifiques, *a fortiori* dans le domaine des sciences humaines et sociales. Les positionnements sont parfois subtils, pouvant aller d'un positivisme revendiqué à un relativisme assumé, en passant par un ensemble de positions « intermédiaires » (v. par exemple Bourdieu, qui plaide pour une autonomie de la science, tout en revendiquant la nécessaire implication sociale du chercheur en tant que chercheur²⁴).

Il est toutefois une dimension qui, à notre sens, rapproche ces deux postures et qui réside dans la préséance accordée à la méthodologie (sur l'épistémologie²⁵). La posture de l'expert est très évidemment fondée sur la méthodologie scientifique, puisque c'est elle qui garantit l'objectivité de la recherche indépendamment, *voire contre*, l'implication du chercheur. L'éthique réside alors dans la méthodologie elle-même et, notamment, dans la rigueur de son application. Dans le cas du chercheur *militant*, l'hypothèse est en quelque sorte inverse. Le *dévoilement* des idéologies s'effectue en effet au moyen des instruments de la science : l'instrumentation (ou, pour le dire plus qualitativement, la *démarche* de recherche) garantit

²³ Voir aux mêmes à d'autres moments ou en d'autres lieux.

²⁴ V. F. Lebaron (*in* Pierozak, Eloy, 2009).

²⁵ Et donc *a fortiori* sur l'ontologie (en tant que conception de l'être humain), articulation que nous ne pouvons développer ici (v. à ce propos Wolff 2010, ou, pour nos disciplines, Robillard 2016).

donc, sinon l'objectivité, au moins la légitimité, des connaissances produites par le chercheur, non pas contre, mais *au service de* l'engagement du chercheur. L'éthique vient alors en contrepoint, comme un garde-fou visant à garantir que le chercheur ne *manipule* pas les données pour son projet politique.

Dans tous les cas de figure, la méthodologie scientifique ressort *indemne* de ces controverses, l'éthique du chercheur jouant dans ce cadre un rôle clé, puisqu'elle est brandie comme un étendard qui prémunit le chercheur : de la subjectivité dans le cas de l'expert, de la manipulation (c'est-à-dire de l'invention de « pseudo-faits ») dans le cas du militant²⁶. En d'autres termes, la revendication éthique risque finalement de masquer des prises de positions politiques (militantes par exemple) derrière une expertise qui se présente comme scientifique, ce qui peut se faire de manière parfaitement candide et ingénue, ou de manière très consciente au contraire pour accroître un effet de pouvoir :

« Il est de fait bien connu que la génération des sociolinguistes des années 70 (dont j'ai l'honneur de faire partie) a difficilement séparé, au départ, ses objectifs scientifiques de ses objectifs militants, qu'ils soient directement politiques (défense des minorités politiques) ou sociaux (lutte contre les inégalités scolaires et autres). Dans bien des cas, il en est en effet résulté maints discours un peu dégoulinants de vertu apitoyée sur les « malaises », « mal-être » et autres souffrances, auxquelles nous entendions remédier de notre vivant, bardés des armes d'une science que nous découvriions, mais parfois insoucieux des présupposés théoriques et des précautions méthodologiques qu'exige celle-ci » (Gueunier, 2002 : 39).

3.3. De quelques convergences... et de leurs effets problématiques

Ainsi, se réclamer de principes de *bonne conduite* (absence de prise de parti, neutralité scientifique, etc) avant d'intervenir en tant que scientifique-expert dans le champ social, c'est en même temps poser un voile pudique (et occultant) sur des questions épistémologiques autrement gênantes : En quoi l'expert n'impose-t-il pas une vision beaucoup moins *neutre et objective* qu'il pourrait le laisser penser ? De même, en *sanctuarisant* la méthodologie ou en la maintenant aux côtés de l'éthique, la critique (politique, militante) ne prémunit pas contre les instrumentalisation (pas plus que la posture de l'expert), parce que dans les deux cas les épistémologies sous-jacentes restent en elles-mêmes très peu respectueuses de la diversité des « points de vue cré[ant - et recréant -] l'objet » selon la formule saussurienne.

Il y a donc quelque chose de pour le moins paradoxal dans cette intrusion (ou instrumentalisation ?) de l'éthique dans l'articulation entre recherche et intervention, puisqu'il est possible de se dire neutre (éthiquement) tout en reconnaissant parfois, *à côté* (de l'activité scientifique), que ce n'est pas le cas (politiquement). L'éthique étendard est donc également (et peut-être avant tout) une éthique-paravent : il s'agit en effet de détourner l'attention en plaçant le problème toujours *ailleurs*. L'éthique et le politique sont des « ailleurs » de la science, que l'on reconnaît certes, mais sans les intégrer épistémologiquement : ces dimensions restent *à côté*, non *au cœur*.

Cette attitude, qui sert principalement à *sauver* la possibilité de l'expertise (qui écouterait un scientifique qui dirait de lui : « Je ne suis absolument pas objectif et ne peux l'être » ? Quel juge, quel politique, quel chef d'entreprise ?), entraîne néanmoins parfois des effets pervers :

²⁶ On voit bien alors en quoi ces questionnements sont extrêmement actuels, puisqu'ils sont au fondement des débats autour des « fake-news » et motivent même des mobilisations mondiales, comme récemment (avril 2017), la *Marche pour les sciences*, qui tire très explicitement son origine d'une mobilisation contre D. Trump et vise *a contrario* à rappeler que « dans notre démocratie, la reconnaissance de la *démarche* scientifique fondée sur la *collecte*, la *vérification*, et l'*analyse rationnelle* de faits et la garantie de son indépendance vis-à-vis des pouvoirs en place sont des enjeux essentiels » (Tribune de la manifestation « Le 22 avril, marchons pour la science », <http://www.marchepourlessciences.fr/a-propos/pourquoi-marcher/>, nous soulignons).

« [Qu'en est-il en ce qui concerne] la nécessité d'un positionnement dit éthique (doxal par définition) dans la pratique de recherche (choix des phénomènes à étudier, construction des connaissances en rapport), et le terrorisme intellectuel qu'il pourrait impliquer, ouvrant de façon contre-productive sur une reconduction du moutonnier [note: « La posture éthique est coutumière chez les intellectuels français. Par là même, elle est intégrée dans le politiquement correct correspondant à cette catégorie. »] (Nicolai, 2012 : 188)²⁷.

En outre, au-delà de divergences épistémologiques indéniables entre, pour faire vite, le positivisme et le paradigme critique (et/ou pragmatiste²⁸), ces courants ont en commun d'« assure[r] à la gestion politique, dans la représentation qu'elle veut donner d'elle-même, une image de rationalité et de scientificité²⁹ » (Jucquois, 1999 : n.p.). Revers de la médaille : l'un comme l'autre limitent le débat sur le sens livré par la science, puisque celui-ci est *édicte méthodologiquement et garanti éthiquement* (et non pas considéré comme résultat d'un processus de compréhension herméneutique, dont la totale rationalisation est un utopique horizon). Or, cette limitation des débats va à l'encontre de l'impératif démocratique³⁰. On pourrait donner de multiples exemples de ce court-circuitage : le juriste A. Supiot mentionne ainsi³¹ les effets destructeurs d'un outil *scientifique* (l'I.D.H.³² en l'occurrence) sur la scolarisation des enfants de nomades du nord du Mali : ou comment l'aura de scientificité d'un indice « nobélisé »³³ a court-circuité l'impératif démocratique de consultation (notamment des parents). On trouvera d'autres exemples de ce type dans l'ouvrage d'I. Stengers (2012)³⁴, et... ne peut-on en trouver de plus proches, avec des effets similaires, peu démocratiques, dans certaines interventions de grande ampleur chapeauté par des didacticiens des langues ou des sociolinguistes sous l'égide d'organisations internationales bien connues (pour n'en citer que quelques-unes : AUF, OIF, Conseil de l'Europe) ?

Précisons enfin, afin de lever toute ambiguïté sur notre propre positionnement, que le problème n'est pas en soi l'engagement (militant, politique ou autre) du scientifique : et heureusement serait-on tenté de dire, tant n'ont rien de souhaitables ni l'éther déshumanisé, ni l'ivoire de la fameuse « tour » (métaphore communément opposée à celle du « cambouis » devant nécessairement maculer les mains du chercheur de terrain, impliqué). La question qui se pose est bien plutôt celle de l'adoption volontaire (ou suiviste) d'une épistémologie hégémonique (quelle qu'elle soit), qui permet que soit dissimulé cet engagement... même si celui-ci est revendiqué, mais toujours/très souvent à côté (et c'est là le point essentiel). Dans les deux cas, l'hégémonie épistémologique donne une puissance (abusive et usurpée selon nous) à un propos (objectif, factuel, scientifique) qui le place au-dessus de tout débat politique :

« *Le discours scientifique constitue politiquement un réservoir de certitudes qui permet de court-circuiter les débats [...]. Autrement dit, les politiques confrontés à des difficultés politiques qui impliquent également le monde des objets peuvent s'en remettre à l'expertise scientifique des représentants du*

²⁷ Nicolai, 2012, « L'improbable parenthèse de la (socio)linguistique », Cahiers de linguistique, 38.2.

²⁸ Nous ne pouvons argumenter ici, faute de place, les articulations entre ces courants (pour cela : Dosse 1995).

²⁹ Même si les conceptions de scientificité sont loin d'être homogènes, y compris au sein de ces deux grands courants.

³⁰ Ce qui est d'ailleurs une réflexion fort ancienne (Ismard, 2015).

³¹ Supiot A., Le bien commun, France Culture, émission du 4 mai 2010.

³² Indice de Développement Humain : indice statistique développé par l'économiste Amartya Sen pour évaluer le développement des pays du monde.

³³ Amartya Sen s'est vu décerner le prix Nobel d'économie en 1998, entre autres pour ses travaux sur l'I.D.H.

³⁴ Notons d'ailleurs que parmi les propositions formulées pour encadrer et discuter les expertises scientifiques, I. Stengers (2012) propose de créer des « jurys citoyens » visant justement à briser ce « verrou » en réintroduisant une dose nécessaire de débat démocratique.

monde des objets pour limiter le débat en chambre humaine aux conséquences (« sociales » ou « culturelles ») de cette expertise considérée comme vérité d'évangile. C'est là le verrou constitutionnel du modernisme » (Suttern et Gutwirth, 2004 : 264 ; nous soulignons).

Finalement, nous pensons que la mobilisation d'orientations phénoménologiques *et* herméneutiques peut permettre de sortir de ce face-à-face entre expert et militant, en positionnant le débat d'idées, non pas sur un plan éthique ou méthodologique (qui constituent finalement deux formes d'aseptisation), mais épistémologique, dans l'objectif d'ôter le « paravent » et de voir ce que font ces interventions (leurs « effets ») dans les différents secteurs concernés. Déplacer le débat sur ce terrain est certainement ardu, tant cela entre en contradiction avec la très forte demande sociale d'expertise, corrélée à l'image d'une *science omnisciente*, communément admise socialement³⁵. Il nous semble néanmoins qu'il est également nécessaire de s'y essayer, pour les raisons que nous allons développer maintenant.

3.4. Epistémologisation, débat démocratique et orientations PH

« Epistémologiser » - c'est-à-dire discuter au sein de la communauté scientifique de la diversité des options, qui peuvent être parfois en parfaite contradiction - est, à notre sens, un moyen de remettre une nécessaire dose de modestie et d'honnêteté dans nos manières de faire de la science, et donc de démocratie au cœur de nos disciplines. Le consensus épistémologique ne nous apparaît pas souhaitable au sein d'une discipline, tant il écrase la diversité. Cela ne signifie pas « tout arrêter », ni « tout accepter » (ce qui serait la conséquence d'un relativisme scientifique extrême), mais accepter de rediscuter constamment, dans les champs qui nous intéressent, de nos démarches et de nos positionnements respectifs (et surtout des projets et histoires qui les sous-tendent), qui menacent sinon de s'ériger en dogmes : ce débat épistémologique est un débat politique, nécessaire et constructif.

Constructif, nous le pensons : il faut battre ici en brèche l'idée maintes fois entendue du nécessaire consensus *pour agir*, « aller dans le même sens » pour parer à l'urgence (sociale, politique, etc.), ne pas se focaliser sur des détails et des querelles épistémologiques qui n'intéresseraient *que les* chercheurs et pas ceux qui auraient besoin de nous. Cette idée est foncièrement liée à une posture hégémonique, dépolitisante (et, du reste, les bonnes intentions de ce pragmatisme de l'urgence seraient-elles le moyen de ne pas réfléchir au pavage de l'enfer ?).

Le colloque, en amont de ces Actes, avait ainsi pour ambition de proposer un dialogue possiblement contradictoire sur le plan épistémologique, sans que la contradiction ne soit atténuée ou anesthésiée par le poids paralysant d'une certaine conception de la « communauté » scientifique. Nous avons ici essayé de « construire » sur d'autres bases, diversitaires, afin de laisser la place à l'expression contradictoire des choix épistémologiques possibles. Donnons un exemple concret de cette ambiance de travail : lors d'un échange a été affirmé la nécessité de se « dépouiller des oripeaux de la métaphysique », d'autres chercheurs défendant au contraire l'impossibilité pour une science de ne pas reposer sur des bases métaphysiques, que celles-ci soient explicitées/pensées ou non³⁶. Deux options radicalement opposées, non conciliables, donc : l'essentiel était ici la possibilité de dire, honnêtement et modestement, que cela est *un choix* (voire un pari) ; et ce que pourraient en être les conséquences. Se revendiquer explicitement positiviste est certes une possibilité, que l'on peut argumenter en fonction d'objectifs, de projets – par exemple, et souvent, promouvoir un

³⁵ Idée très récente à l'échelle de l'histoire (Babich, 2012).

³⁶ V. le second volume d'actes, publié en ligne (collection *In-pertinences*) et signalé en introduction.

« projet moderne » (Latour, 1991) concernant en particulier « l'efficacité liée au progrès », des formes jugées problématiques de « retour du religieux », etc.

Tout l'enjeu est donc là : éviter toute hégémonie épistémologique, en affirmant son positionnement comme un choix possible, discutable, réfléchi quant à ses implications. Risquons ce rappel : il s'agissait, au pays (tourangeau) de Descartes de retrouver en quelque sorte son geste fondateur, lui qui a *choisi* de « poser » son fameux « projet mathématique de la nature » à côté de ses convictions métaphysiques : ce choix (à l'époque minoritaire) est très pensé, il constitue un « projet » ; ce qui ne nous semble plus être le cas aujourd'hui dans nos champs de recherche où cette position est « quasi-naturalisée », l'idée de départ de séparation consciente étant trop souvent oublié par la doxa cartésiano-positiviste.

La discussion sur des choix épistémologiques, quels qu'ils soient, est-elle encore possible, aujourd'hui, dans nos champs ? Terminons ce texte par ce qui permettrait d'ouvrir cette discussion. À ce stade de la réflexion, trois points nous semblent particulièrement repérables :

1. *reconnaissance de la pluralité des points de vue épistémologiques* et de leur possible irréconciliabilité. Une lecture herméneutique permet en effet de faire ressortir le conflit des interprétations sur les soubassements et horizons, non seulement politiques et historiques mais aussi philosophiques, voire métaphysiques.
2. *nécessaire acceptation du dissensus* (Mouffe, 2016) générant cette « pluralité dissensuelle » et non pas une pluralité de façade, souvent condescendante. Ceci suppose aussi de reconnaître que les racines de ce dissensus ne sont pas uniquement rationnelles, mais également liées à l'histoire, à l'expérience et au projet³⁷, qu'il s'agit donc de conscientiser en le formulant, réflexivement, dans / par la rencontre dissensuelle. En tentant de formuler (de manière toujours partielle, située, fragmentaire) sa part d'expérience et sa part de projection dans sa manière de comprendre et d'interpréter, le chercheur donne à voir une conception de la science beaucoup plus singulière et modeste, qui, dès lors, « court-circuite » toute revendication d'expertise, et ainsi, les possibles instrumentalisation qui pourraient en découler, sur fond de légitimité méthodologique et de respectabilité éthique.
3. *(re)penser les liens entre réflexion épistémologique et intervention*. Une certaine conception interventionniste de la recherche³⁸ est certes politique, en ce qu'elle repose (de manière plus ou moins explicitée selon les postures adoptées) sur une certaine vision du monde social, avec une visée d'action. Mais on peut considérer qu'introduire, dans la recherche, la nécessité de l'épistémologisation et du conflit des interprétations (pour reprendre une tournure herméneutique classique) est *aussi* une forme de (re)politisation. (Re)politiser, c'est en effet aussi dire qu'il y a d'autres façons de penser le rapport à l'intervention, liées à d'autres visions du monde social : pas de tour d'ivoire ni d'éther, mais une repolitisation de la discussion sur les politiques de recherche. Notre responsabilité est là, plutôt que dans le geste de brandir, à côté de la science, une éthique-paravent.

³⁷ Ou plutôt sont historiques, expérientielles et pro-jectives (soit globalement antéprédicatives), si on veut mobiliser une terminologie plus explicitement PH (v. par exemple Romano, 2010).

³⁸ Devenue aujourd'hui majoritaire sous l'effet combiné de plusieurs facteurs, dont le principal est sans doute l'utilitarisme du pragmatisme innervant les SHS, ainsi que sa prétention épistémologique de la possibilité du contrôle.

Bibliographie

Babich Babette, 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, Paris, L'Harmattan.

Babich Babette, à par., « Les « pseudosciences » à l'aune de l'échelle des valeurs de l'université. Quelles autres perspectives pour la philosophie, les SHS ? », Collection en ligne *In-pertinences*.

Baggioni Daniel, 1995, « Variante géographique du français. Remarques sur les présupposés théoriques et la grille de classement de C. Poirier », dans M. Francard *et alii.*, *Le régionalisme lexical*, De Boeck Supérieur « Champs linguistiques », p. 67-77.

Bal Willy, 1977, *Unité et diversité de la langue française*, dans A. Reboullet et M. Tétu, (éds), *Guide culturel : civilisations et littératures d'expression française*, Paris, Hachette, p. 5-28.

Beacco Jean-Claude, 2013, (éd), *Ethique et politique en didactique des langues*, Paris, Didier.

Blanchet Philippe, 2016, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Editions textuel.

Marcellesi Jean-Baptiste, en collaboration avec Bulot Thierry et Blanchet Philippe, 2003, *Sociolinguistique. Epistémologie, langues régionales, polynomie*, Paris, L'Harmattan.

Castellotti Véronique, Debono Marc et Huver Emmanuelle, 2017, « Une « tradition de l'innovation » ? Réflexion à partir du corrélat innovation / créativité en didactique des langues », *TRANEL*, n°65, p. 113-129 (disp. en ligne).

Chaudenson Robert, 1989, *Vers une révolution francophone ?* Paris, L'Harmattan.

Chaudenson Robert, 2012, « Prolégomènes à une approche de la francophonie africaine », *Repères DoRiF* n°2, dans « Les francophonies et francographies africaines face à la référence culturelle française » (disp. en ligne).

Coste Daniel, 1984, (coord), *Aspects d'une politique de diffusion du français langue étrangère depuis 1945. Matériaux pour une histoire*, Paris, Hatier.

Debono Marc, 2016, « Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone) », *Glottopol* n°28, p. 191-205.

Debono Marc, Pierozak Isabelle, Robillard Didier de, à par., « Quelle technicité pour quelle humanité en FOAD ? », Collection en ligne *In-pertinences*.

Debono Marc, Pierozak Isabelle et Raynal-Astier Corinne, 2015, « Socio-economic and Scientific Challenges of Distance Education: Contextualization and Interculturation », dans H. Layne, V. Trémion et F. Dervin, *Making the Most of Intercultural Education*, Cambridge Scholars Publishing, p. 105-122.

Dosse François, 1995, *L'empire du sens. L'humanisation des sciences sociales*, Paris, La Découverte.

Ellul Jacques, 1990 [1954], *La Technique ou l'Enjeu du siècle*, Paris, Economica.

Feldman Jacqueline, 2002, « Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus », *Revue européenne des sciences sociales*, XL-124, p. 85-130.

Goï Cécile et Pierozak Isabelle, 2011: « Le terrain : en long, en large et en travers », *Cahiers de linguistique - Revue de sociolinguistique et de sociologie de la langue française*, p. 17-31.

Gueunier Nicole, 2002, « L'insécurité linguistique : objet divers, approches multiples » dans A. Bretegnier et G. Ledegen (éds), 2002, *Sécurité et insécurité linguistique – terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques - en hommage à Nicole Gueunier*, Paris, L'Harmattan, p. 35-50.

Gusdorf Georges, 1960, *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*, Paris, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg / CNRS, n°140.

Hamel Jacques, 2008, « Qu'est-ce que l'objectivation participante ? Pierre Bourdieu et les problèmes méthodologiques de l'objectivation en sociologie », *Socio-logos*, 3 (disp. en ligne).

Heidegger Martin, 1973 [1953, éd. all. ; 1958, trad. fr.], « La question de la technique », in *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, p. 9-48.

Heidegger Martin, 1990, *Questions III et IV*, Paris, Galimard.

Ismard Paulin, 2015, *La démocratie contre les experts*, Paris, Seuil.

Jézéquel Jean-Pierre, 2010, « Jacques Ellul ou l'impasse de la technique », *Revue du MAUSS permanente*, 6 décembre (en ligne).

Jucquois Guy, 1999, « La diversité... de la diversité », *DiversCité Langues*, vol. IV, [en ligne <http://www.quebec.ca/diverscite>].

Kramsch Claire, 1997, « Imagination métaphorique et enseignement des langues », dans G. Zarate, *Les représentations en didactique des Langues et Cultures*, Paris, Didier Erudition, p. 77-102.

Lafontaine Claire, 2004, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*, Paris, Seuil.

Latour Bruno, 1991, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.

Le Moigne Jean-Louis, 1995, *Les épistémologies constructivistes*, Paris, PUF.

Nicolas Loïc, Wagener Albin et Ravat Jérôme, (éds), à paraître, *La valeur du désaccord*, Paris, CNRS Editions.

Maurer Bruno, 2011, *Enseignement des langues et construction européenne. Le plurilinguisme, nouvelle idéologie dominante*, Paris, Éditions des archives contemporaines.

Merleau-Ponty Maurice, 1979[1964], *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard.

Miras Grégory, 2017, (éd), *Emergentisme. Notions en questions, Recherches en didactique des langues et des cultures*, n°14/1 (disp. en ligne).

Mouffe Chantal, 2016, *L'illusion du consensus*, Paris, Albin Michel.

Ozouf Mona, 2009, *Composition française. Retour sur une enfance bretonne*, Paris, Gallimard.

Pierozak Isabelle et Eloy Jean-Michel, (éds), 2009, *Intervenir : appliquer, s'impliquer ?* Paris, L'Harmattan.

Raynal-Astier Corinne, en cours, *Numérique à l'Université : questions épistémologiques et didactiques. Normes et usages dans deux départements de Didactique du FLE* (titre provisoire), Thèse, Université François Rabelais – Tours.

Robillard Didier de, 2016, (éd), *Epistémologies et histoire des idées sociolinguistiques, Glottopol n°28*.

Robillard Didier de, 2016, « Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort », *Glottopol n°28, p. 121-189*.

Robillard Didier de, 2008, *Perspectives alterlinguistiques*, vol. 1 *Démons*, vol. 2 *Ornithorynques*, Paris, L'Harmattan.

Romano Claude, 2010, *Au cœur de la raison, la phénoménologie*, Paris, Gallimard.

Shohamy Elana, 2001, *The power of tests. A critical perspective on the uses of language tests*, Pearson Education ESL.

Valdman Albert, 1979, Avant-propos, dans A. Valdman, *Le français hors de France*, Paris, Champion, p. 5-18.

Wolff Alexandre, 2015, « Qu'est-ce qu'un francophone ? » dans B. Maurer, (coord), *Mesurer la francophonie et identifier les francophones. Inventaire critique des sources et des méthodes*, Paris, EAC, OIF, AUF, ODSEF, p. 3-10.

Wolff Francis, 2010, *Notre humanité. D'Aristote aux neuro-sciences*, Paris, Fayard.

Zourou Katerina, 2006, *Apprentissages collectifs médiatisés et didactique des langues : instrumentation, dispositifs et accompagnement pédagogique*, Thèse, Université Stendhal - Grenoble III.